

**ROBERT
SEETHALER**



LA RUE

roman traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

LA RUE

DU MÊME AUTEUR CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

LE TABAC TRESNIEK

2014 ; Folio, 2016

UNE VIE ENTIÈRE

2015 ; Folio, 2017

LE CHAMP

2020 ; Folio, 2022

LE DERNIER MOUVEMENT

2022 ; Folio, 2023

LE CAFÉ SANS NOM

2023 ; Folio, 2025

ROBERT SEETHALER

LA RUE

roman
traduit de l'allemand (Autriche) par Élisabeth Landes



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2026

Titre original : *Die Strasse*

© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin.
Published in 2026 by Claassen Verlag

© *Sabine Wespieser éditeur, 2026*
pour la présente traduction

Je m'accuse, Padre, d'avoir eu l'idée d'un poème. J'étais en train de balayer le couloir, et il m'est venu à l'esprit.

JUAN JOSÉ ARREOLA
La Foire

LE GARÇON TEND l'élastique. Son buste émerge à moitié de la lucarne, il porte une veste de pyjama bleu clair, des cheveux humides lui retombent en bataille sur le front. Il ferme un œil et pointe sa petite langue rose entre ses dents. Tout en bas une fenêtre claque, effrayant les pigeons du faîtage : grands coups d'ailes dans l'ocre du matin. Billes rouges des yeux, pattes sèches, griffes crochues, chatolement violet-vert mousse-noir. Affolés, ils s'élèvent d'un coup, puis se laissent chuter en piqué dans la rue, où ils disparaissent. Les battements d'ailes poussiéreux résonnent quelques secondes, puis le calme revient. Les rayons du soleil levant allument des reflets aux vitres des étages supérieurs, clignotent sur la pointe d'une aile d'avion, embrasent la fumée qui sort des cheminées et qui, rabattue par le vent, court sur les toits et les mansardes en déroulant ses rubans, avant de se déliter dans les gouttières. Le garçon cligne des yeux. Il laisse tomber son lance-pierre, écarte

une mèche rebelle du dos de la main et fixe le point où, l'instant d'avant, s'alignaient encore les pigeons endormis, lovés les uns contre les autres.

D'après Carl, nous sommes plus de cent, mais lui qu'est-ce qu'il en sait. La semaine dernière, ils l'ont charcuté. Lui ont enlevé un rein et la plus grosse partie de l'intestin. Le genre de choses qu'on n'encaisse pas comme ça. Moi je sais exactement combien on est, parce que je parle avec la cuisine. Les infirmières et les infirmiers, on ne peut pas s'y fier, ils n'ont pas de budget à gérer. À la cuisine, on calcule juste, au prix où sont les légumes et le café, chaque portion compte. Hier on était encore quatre-vingt-dix-sept, et aujourd'hui Greta Bläulein est morte. Ils ont sorti le corps et dévissé la plaque du nom sur la porte, en chuchotant comme des voleurs dans la nuit.

Cette année, on meurt plus. Allez savoir pourquoi. C'est peut-être à cause du temps. Les vieux se plaignent que les fenêtres laissent passer l'air, pourtant tout le

monde sait que sous des fenêtres parfaitement étanches l'humidité prospère. Aujourd'hui la nuit est calme. De temps en temps quelqu'un parle en dormant, mais quand la radio marche au bureau des infirmières, c'est à peine si on vous entend tousser. Mon heure préférée, c'est entre trois et quatre. On a le silence et l'obscurité dans les couloirs, sauf au-dessus du 14, où le voyant reste activé. Madame Szevkovic dit que, pour dormir, elle a besoin de savoir la petite lampe allumée. Pourquoi pas. Bien couchés dans leur lit, ils voguent, chacun seul à bord, sur l'insondable mer noire des benzodiazépines.



La plupart d'entre nous sont du coin. Beaucoup, même, de la rue. Avec le temps, votre périmètre rétrécit. Autrefois la rue était à nous. Nous avons comblé les cratères et planté les arbres. Dans une cage d'escalier bombardée, on avait découvert un chien. Jamais rien entendu d'aussi pitoyable que ses gémissements sous les décombres. Pourquoi était-il resté dans l'immeuble : mystère, il devait pourtant se rendre compte de ce qui se passait. Il se sera terré là par peur du vacarme et des secousses ? Se sera recroquevillé sous l'escalier qui s'est effondré, alors qu'il commençait à s'effriter ?

On a creusé comme s'il s'agissait du dernier être humain sur terre. Côte à côte, sans dire un mot. Le chien était gris de poussière et totalement hirsute, quand on l'a extirpé des décombres, mais il avait de beaux yeux. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Quel enfoiré. Ou il parle sans savoir ou il ment. Il n'y avait pas de cratères de bombes, seulement quelques impacts, et les arbres existaient bien avant la guerre, quant à l'histoire du chien, il l'a vue à la télé en bas dans la salle commune, un dimanche après-midi où il pleuvait.

J'ai signé le bail ce midi, et quand j'ai reposé le stylo dans son petit écrin d'argent poli, j'exultais intérieurement. Les deux messieurs m'ont serré la main en souriant.

« Félicitations, a dit l'agent immobilier, un tel emplacement, c'est le succès assuré. » Je me suis contenté d'acquiescer en silence, parce que j'avais un peu le tournis, puis j'ai éclaté de rire, bien trop fort dans cette pièce toute en verre.

Le magasin est au 24, dans l'immeuble qui se trouve entre la boulangerie et les services de la mairie. Il fait soixante-trois mètres carrés en comptant la remise et le mètre cinquante des toilettes. L'espace de vente proprement dit en fait trente-neuf. Quand je me retrouve dedans et que je le parcours du regard, je n'en crois pas mes yeux. Pourtant il existe, puisqu'il figure au cadastre.

Il n'y a pas si longtemps de cela, c'est un marchand de charbon qui l'occupait, puis le local est resté vide. Tout est comme nimbé d'un fin voile noir, même les pampilles du lustre de verre. Le sol présente de grosses fissures remplies de poussière de charbon. Il faut remplacer la vitrine. Le verre s'est terni avec les ans, il est opaque. Mais je peux garder la porte. Il suffira de poncer le bois, de le repeindre et de changer les joints. Au-dessus je fixerai une enseigne : LIVRES ANCIENS ET D'OCCASION, en caractères gothiques rouges sur fond blanc.

Dans ma famille, il n'y pas de commerçants. Et encore moins de lecteurs. Mon père était ferronnier et ma mère a gratté les légumes quarante ans au marché de gros. Papa disait qu'il fallait se salir les mains pour trouver de l'or. Mais, tout petit, je savais déjà que c'était une ânerie. D'après mes parents, je lisais avant de savoir parler correctement. Quand on n'a rien, les

livres sont une mine. Je les collectionnais, depuis les petits illustrés et les récits de cow-boys et d'Indiens jusqu'à une première édition du *Capital* datant de 1932, reliée mi-cuir et en excellent état, juste un tout petit peu annotée au crayon.

Il me faut transbahuter dix-sept mille livres de l'appartement au magasin. Mes parents sont morts, l'appartement ne m'appartient plus, j'ai deux semaines pour déménager. Ce n'est pas beaucoup, mais je suis confiant. Si tout va bien, j'ouvrirai en octobre, encore avant la fête de rue. Au début, je pourrai toujours dormir dans la remise.



Un peu plus ils nous mettaient une baraque à frites à la place du marchand de charbon. Saucisses grillées et tout le tremblement. Comme si les gens ne mangeaient déjà pas assez. L'absorption de nourriture nuit aux facultés de réflexion. C'est scientifiquement prouvé. C'est lié aux masticateurs et aux connexions nerveuses avec le cerveau. On ne peut pas mâcher et penser en même temps. L'organisme est un tout, rien ne fonctionne isolément. Quoi qu'il en soit, le propriétaire n'a pas voulu des frites. Au lieu de quoi on aura

des livres d'occasion. De vieux bouquins poussiéreux. Pourquoi pas.

La rue de la Lande, qui était la *rue 23* du plan d'urbanisme Winterleitner, fut, en 1839, rebaptisée d'après une lande de buissons ras, encore située extra-muros à l'époque. En la parcourant d'est en ouest ou en sens inverse, vous serez sans doute frappé par un certain manque d'unité. C'est qu'au tournant du siècle, dans les quartiers ouvriers qui s'étendaient à une vitesse fulgurante, on a privilégié la construction rapide de logements bon marché aux dépens de l'harmonie de l'ensemble. Le tissu urbain a été morcelé tant et plus, l'ouvrage carrément bâclé. Deux guerres et les aberrations architecturales des décennies suivantes ont achevé de donner à la rue de la Lande son aspect actuel. Lequel pourrait aussi, avec un peu de bonne volonté, être qualifié de « caractère » ou de « personnalité ». À force de regarder les choses, on trouve parfois derrière toute façade une beauté si bien cachée qu'elle dépasse notre imagination.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 2026
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR



IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 251
ISBN : 978-3-84805-631-9
DÉPOT LÉGAL : AOÛT 2026

LA RUE. « À force de regarder les choses, on trouve parfois derrière toute façade une beauté si bien cachée qu'elle dépasse notre imagination », écrit Seethaler à propos de la rue dont il dessine les contours dans son formidable nouveau roman. En apparence, rien de bien remarquable « rue de la Lande » : une auberge, un bistrot, une maison de retraite, la statue ratée d'un saint mineur dont on ne sait même pas s'il a vraiment existé...

Pourtant, sous le regard affûté de l'écrivain, le moindre détail finit par revêtir de l'importance : une variation de lumière à la fenêtre où se penche un gamin armant son lance-pierre, les prêches de plus en plus confus du vieux curé, les traces d'humidité dans la boutique du marchand de livres anciens, les visites rituelles de la directrice du foyer à la boulangerie ou les lettres de la fleuriste demeurant sans réponse. Tous ont des rêves et des secrets, leurs chemins se croisent, mais que savent-ils l'un de l'autre ?

Véritable organisme vivant, la rue prend consistance dans les monologues de ses habitants, dans leurs conversations saisies sur le vif, dans des fragments de journaux intimes, des règlements de copropriété, des rapports de police. Au fil des mois, la spéculation immobilière et l'arrivée d'immigrés nourrissent rumeurs et inquiétudes.

Le plus saisissant dans cette narration mosaïque est l'émotion qui s'y déploie. En rendant palpables les doutes, les espoirs, les ambitions ou la solitude de chacun de ses personnages, l'auteur fait de la vie même la matière de son récit et propose chemin faisant une méditation poétique et politique sur le temps qui passe et sur ce que signifie « habiter ».

ROBERT SEETHALER, né en 1966 à Vienne, est une des grandes voix de la littérature en langue allemande. Après Le Tabac Tresniek (2014), Une vie entière (2015), Le Champ (2020), Le Dernier Mouvement (2022) et Le Café sans nom (2023), Sabine Wespieser éditeur poursuit la publication en France d'une œuvre traduite dans le monde entier.

N° D'ÉDITEUR : 251
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2026
ISBN : 978-2-84805-631-9
PRIX : 22 €

www.swediteur.com



9 782848 056319

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
La Rue de Robert Seethaler
a été réalisée le 04 mai 2026
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2026, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2026, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848056371